

Texte 1 : Août, l'appel du ticket de Loto (pages 12-15)

J'éteins l'ordinateur, m'étire, tente vainement de contenir un bâillement. Au loin, le soleil s'enfonce dans Paris, la grosse boule rouge avalée par le nuage poisseux, l'épais rideau d'azote qui monte de la ville les jours de grande chaleur. Je glisse l'ordinateur portable dans la sacoche, enfile ma veste et m'apprête à quitter le bureau quand mon regard.

5 Absorbé dans la contemplation des ravages d'une journée de travail, je ne perçois pas le glissement s'opérer, l'attention se détourner. Je me surprends à penser à cette photocopie que je garde soigneusement pliée dans mon portefeuille. J'y pense soudain avec une acuité que je ne m'explique pas.

10 Je me dirige vers les ascenseurs à travers les couloirs déserts. Je passe aux lavabos, y rince ma tasse de café et m'asperge le visage d'eau fraîche. En actionnant le souffleur d'air, je pense encore à la photocopie du récépissé de Loto sportif, au point que je suis maintenant incapable de me concentrer sur autre chose.

15 La rame de métro est bondée. La chaleur, accrue par la promiscuité, devient insupportable. Le rouleau compresseur des heures de pointe, refrain de l'impitoyable rengaine. Un grand type aux allures nordiques, coiffé d'un casque audio décoré d'une tête de mort stylisée, balance la tête en rythme. Le son du lecteur MP3 grésille à mon oreille. Je reconnais les petites phrases musicales de Massive Attack. Au prix d'efforts surhumains, j'extirpe mon portefeuille de la poche intérieure de ma veste. Je contemple longuement la photocopie, celle du ticket de Loto, avec ses signes ésotériques imprimés au recto, des 1, des N ou des 2 en face du nom des clubs de football. Je relève un instant la tête. De l'autre côté de la rame, une brune élancée, avec un joli tatouage en forme de hérisson dans le cou, m'offre un sourire avenant. Mais je reste de marbre. Mon esprit est ailleurs. Pourquoi ce ticket m'obsède-t-il à ce point ? Pourquoi cette pensée est-elle associée à une excitation dont je suis incapable de déterminer la nature ?

20 Avant le déjeuner, j'ai retrouvé cette copie du ticket dans mon portefeuille. Essayant d'en déterminer la provenance, je me suis revu la veille, au sortir du métro, marchant à l'ombre des colosses haussmanniens du boulevard, quand soudain j'ai entendu des voix me héler de l'intérieur d'un bar, le « Balto ». Je suis entré saluer de vieux amis de lycée, Pierre et Manolo, perdus de vue depuis belle lurette. Ils se sont installés récemment dans le quartier, un squat ouvert dans un immeuble désaffecté, à quelques blocs à peine de mon appartement. J'ai bu quelques bières en leur compagnie avant que Patrick, le barman, ne nous entreprenne. Chemise hawaïenne à fleurs, avec des airs de mafioso du dimanche, il nous a proposé de participer à un Loto sportif. Pierre et Manolo ont décliné. Sous l'effet d'une impulsion dont je ne distingue plus très bien les contours, j'ai accepté de participer. J'ai glissé à Patrick un billet de vingt euros et il m'a confié la photocopie de nos mises.

25 Ce midi, j'ai lancé le moteur de recherche sur la piste football, en quête des résultats des matchs sur lesquels nous avions parié. Les algorithmes de Google se sont montrés familiers de ce genre de sollicitation. Des temps de réponse prodigieux. J'ai senti le trac en ouvrant la page vers laquelle je venais d'être routé. La décharge d'adrénaline n'a pas duré longtemps. Je n'avais que douze résultats de bon sur les quatorze nécessaires pour remporter le gros lot. Mais douze sur quatorze, j'ai trouvé ça encourageant. La page en question affichait aussi les rapports du premier rang. Pour un joueur qui a pronostiqué les quatorze bons résultats, les gains se chiffraient à deux cent cinquante mille euros.

30 Les portes de la rame tentent vainement de se refermer, bloquées par quelques passagers qui ont cru possible de compresser un peu plus les corps aux supplices d'un wagon déjà saturé. Impossible de chasser ces pensées obsédantes. Impossible de s'en défaire. Je dégage ma main d'entre deux ventres moites pour m'éponger le front. Les pensées se précisent, se clarifient, révèlent le motif des puissances qui me troublent. Je prends conscience qu'il m'aurait suffi de cocher quelques cases différemment, de noircir deux autres petits carrés sur le bulletin multicolore, pour rafler plusieurs centaines de milliers d'euros.

35 Les portes s'ouvrent brusquement. Je manque de tomber sur le quai. En me redressant, je suis rafraîchi par un courant d'air opportun qui balaie la station. Je range avec soin la copie du ticket dans mon portefeuille. En sortant dans la rue, je sens une tension dans la poche intérieure de ma veste, comme si le bout de papier du Loto se rappelait déjà à mon bon souvenir.

Requiem pour un joueur, E. Le Bihan, 2017.

Texte 2 : « Le Veston ensorcelé »

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrais pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée - si seulement Dieu m'en avait préservé ! - je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour quelques clients seulement. » [...]

Quand on me le livra, je l'essayai, pour quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet - pantalon, gilet et veston - je constatai avec plaisir qu'il ne me tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche droite de mon veston, mes papiers je les place dans la poche gauche. Ce qui explique pourquoi ce n'est que deux heures plus tard, au bureau, en glissant par hasard ma main dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y avait un papier dedans. Peut-être la note au tailleur ?

Non. C'était un billet de dix mille lires.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde de penser à une plaisanterie du tailleur Corticella. Encore moins à un cadeau de ma femme de ménage, la seule personne qui avait eu l'occasion de s'approcher du complet après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet de la Sainte Farce ? Je le regardai à contre-jour, je le comparai à d'autres. Plus authentique que lui c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de Corticella. Peut-être qu'un client était venu lui verser un acompte, à ce moment-là il n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans mon veston pendu à un cintre. Ce sont des choses qui peuvent arriver.

J'écrasai la sonnette pour appeler ma secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella et lui restituer cet argent qui n'était pas à moi. Mais, à ce moment, et je ne saurais en expliquer la raison, je glissai de nouveau ma main dans ma poche.

« Qu'avez-vous, monsieur ? Vous ne vous sentez pas bien ? » me demanda la secrétaire qui entra alors.

J'avais dû pâlir comme la mort. Dans la poche mes doigts avaient rencontré les bords d'un morceau de papier qui n'y était pas quelques instants avant.

« Non, non, ce n'est rien, dis-je, un léger vertige. Ça m'arrive parfois depuis quelque temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter une lettre mais nous le ferons plus tard. »

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était un autre billet de dix mille lires. Alors, je fis une troisième tentative. Et un troisième billet sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus la sensation de me trouver entraîné, pour des raisons mystérieuses, dans la ronde d'un conte de fées comme ceux que l'on raconte aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas bien, je quittai mon bureau et rentrai à la maison. J'avais besoin de rester seul. Heureusement la femme qui faisait mon ménage était déjà partie. Je fermai les portes, baissai les stores et commençai à extraire les billets l'un après l'autre aussi vite que je le pouvais, de la poche qui semblait inépuisable.

Je travaillai avec une tension spasmodique des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à accumuler des milliards. Mais à un certain moment les forces me manquèrent.

« Le Veston ensorcelé », D. Buzzati, *Le K*, 1966.

DEROULE DE LA SEANCE 3

Objectifs

- Analyser l'élément déclencheur d'une intrigue.
- Confirmer ou infirmer les horizons d'attente formulés au cours des séances précédentes.
- Relier les notions de chance et de destin en littérature.

1) Figure différente du narrateur-personnage par rapport à l'incipit

- Le narrateur apparaît moins fringant qu'au début du roman : Vocabulaire dépréciatif (« Le front est plissé [...] visage empesé »).
- Vocabulaire sombre : « nuage poisseux », « épais rideau », etc.

2) La symbolique de l'espace

Question : Relevez les éléments qui constituent l'espace et en déterminer la symbolique.

- « tunnel », « portes », « métro », « travées », « couloirs », « ascenseurs », etc.
- Symbolique : le narrateur est isolé, dans un lieu fermé, est décrit comme au bord du vide. Le tunnel symbolise la voie tracée, directe, sans retour.

3) Analyse de l'anaphore « Impossible de chasser ces pensées obsédantes. Impossible de s'en défaire. » (lignes 36-37)

Anaphore qui souligne l'obsession du narrateur :

- « impossible »
- Echo à l'atmosphère pesante (« poisseux », « moite », etc.)
- Insistance qui marque une véritable emprise.

Question : Relevez d'autres expressions qui soulignent cette obsession.

- « je me surprends à penser »
- « incapable de me concentrer sur autre chose »
- « au prix d'efforts surhumains »
- « le ticket m'obsède-t-il ? », etc.

➔ Naissance de l'addiction.

4) Analogies entre l'extrait du roman et l'extrait de la nouvelle

- Thèmes communs : l'emprise, l'obsession, le vertige.
- Motifs communs : le bureau, le bout de papier, la poche de la veste, la main qui fouille, etc.
- Personnages proches : hommes socialement bien intégrés, emploi de bureau, etc.

Conclusion de la séance

- Le lecteur est en présence d'un personnage sûr de lui, mais déjà prisonnier, happé, en position de faiblesse face à l'appel du jeu, auquel il ne peut résister tel le chant des sirènes.
- Le jeu perd déjà sa dimension ludique pour devenir tragique, l'homme n'a déjà plus la main : pacte avec le diable ?